



**M Daniel CHARRIAU**

à la Maison Verte

« Autrefois, le port  
était imprégné de vie et d'animation.  
Il y avait du mouvement avec tous ces bateaux  
qui entraient et sortaient,  
des gens qui débarquaient du matériel, du poisson...  
Alors que maintenant, c'est mort. Il n'y a plus rien ! Il s'enfuit...

Héritier de la Maison Verte, il n'a pas échappé à la magie des prairies de Loire, du monde des étiers et de leurs ports, dont l'un d'entre eux porte le nom de cette ancienne ferme. Les couleurs et les activités qui ont animé ce « petit port » l'ont conduit à se lancer dans des recherches. Captivé par l'histoire locale, il nous montre une reproduction du tableau *Prairies et Marais de Corsept*, œuvre du peintre Charles Le Roux (1814-1895) « J'espère toujours trouver des vues de Corsept afin de mieux comprendre son évolution ». La pêche, les « boucholeurs », les roseaux, les baignades dans l'étier, le passage des douaniers... avec un brin de nostalgie, M. Charriau laisse libre cours à ses souvenirs.

---

De son havre de paix, il nous explique que la propriété de la Maison Verte appartient à sa famille depuis 1842. Il s'agissait d'une petite ferme, siège d'une exploitation agricole qui comptait seulement deux vaches, quelques volailles et quelques champs. Cette ferme, qui doit probablement son nom à ses menuiseries « toujours peintes en vert », a été divisée en deux. « Mon arrière-grand-mère habitait de ce côté-ci et son frère de l'autre ». Une querelle entre les deux fit pousser un mur de séparation : « Je vais construire un mur et tu ne verras plus le soleil après trois heures de l'après-midi », avait dit le frère de mon arrière-grand-mère à celle-ci. Depuis, ce mur situé le long du jardin existe toujours et « nous l'apprécions beaucoup aujourd'hui parce que nous sommes bien au calme chez nous ».

Sa grand-mère évoquait l'activité des marchands de chaux, venant de Montjean : « Celle-ci représentait pour elle une ouverture sur un monde extérieur qu'elle ne connaissait pas, [...] un souffle qui venait d'ailleurs ». Autrefois, sur le côté de l'entrée charretière, dans le commun qui a été remblayé, « il y avait des trous qui servaient à faire décomposer la chaux vive qui arrivait ! ». Elle lui parlait aussi d'une dame qu'elle appelait la Mère Jubin. Elle l'avait rencontrée avant la Première Guerre mondiale. Ancienne domestique chez des bourgeois à Paris pendant la Commune de 1871, « il est probable qu'elle soit venue pour accompagner ses enfants et faire la cuisine sur leur bateau [un chaland à chaux], ou alors parce qu'elle aimait venir par ici à la belle saison ». Par ailleurs, les familles de bateliers ont conservé des relations très fortes avec les Corseptins : « Je me rappelle que mes parents ont emmené une fois ma grand-mère à Montjean [connu par ses fours à chaux] pour rencontrer la famille Grégoire-Uzureau. Pendant très longtemps, ils ont correspondu ».

Autrefois, le roseau était exploité, après la récolte, au début de l'été, les bottes de roseaux s'accumulaient sur le bord de l'étier. Elles étaient utilisées pour la litière des bêtes. Les enfants en disposaient pour leurs jeux : « Quand nous étions enfants, avant que les cultivateurs ne viennent les chercher, nous nous amusions en faisant des cabanes de roseaux. Nous les disposions en carré, en les empilant et nous faisons même des planchers. [...] Aujourd'hui, cette activité a été complètement abandonnée ».

D'autres activités, comme celle de la pêche, étaient aussi pratiquées. Les pêcheurs venaient « de Basse-Indre, de La Montagne, de Saint-Jean-de-Boiseau et ils restaient dans l'étier pendant toute la saison ». Leur pêche se faisait principalement dans l'estuaire. « J'ai connu un pêcheur qui venait de La Montagne. [...] Il avait même logé dans le grenier avec sa famille pendant un été. Le fait de loger

sur Corsept leur évitait de devoir remonter tous les jours jusqu'à là-bas ». Équipés des petits bateaux leur permettant d'entrer et sortir facilement de ce port où la profondeur était faible, « ils ramenaient de la plie, de la sole, du mulot, du bar, de l'anguille, de la lamproie, quelquefois de l'alose. Peut-être également quelques petits poissons de moindre qualité qui servaient, je crois, à faire de l'appât (jaguines, éperlans, « couverts », ces derniers pleins d'arêtes !). Ils conservaient cela dans des viviers appelés bottereaux, une sorte de boîte en bois percée qu'ils traînaient derrière leurs bateaux et qu'ils laissaient dans l'étier ». Ensuite, la pêche se vendait sur place ou directement chez les particuliers. « Par contre, je ne sais pas s'ils approvisionnaient les commerçants ».

Il était commun de voir pratiquer la pêche à la *biguenée*, technique utilisée pour pêcher l'anguille, de préférence les jours d'orage : « Elle consistait à enfilez des vers de terre, appelés ici *biguins*, que l'on venait de recueillir à la fourche dans un coin humide du jardin, sur un fil à coudre solide, un coton ou un fil de laine fine d'environ 1,5 à 2 m de long qui était ensuite roulé en pelote. Celle-ci était elle-même attachée au bout d'une ficelle lestée, munie d'un bouchon et laissée à l'eau à l'extrémité d'un bambou. L'anguille, lorsqu'elle mordait à l'appât, se prenait les dents dans la pelote, se signalait par l'enfoncement du bouchon et était hissée vivement en surface, elle tombait sur l'herbe du pré et il fallait rapidement se saisir de cet animal visqueux pour le mettre dans un seau, avant qu'il ne retourne à l'eau ! ».

Même si « autrefois, il y avait beaucoup plus de pêcheries que maintenant », la pêche au carrelet est toujours pratiquée à la Maison Verte. Cependant, le confort n'est plus le même : « Il s'est amélioré au fil des ans : dans mon enfance, il n'y avait pas de cabane, et les jours de pluie et de vent, le pêcheur devait supporter les intempéries... ».

Aux alentours des années 1960, « des troncs de pins furent déposés sur le quai, où il y avait du personnel qui les appointait à la hache ». Ils étaient destinés à « une concession sur Saint-Brévin-les-Pins » où ces poteaux étaient utilisés comme bouchots à moules. « À l'époque, il y avait même un hangar près du port où il se trouvait des machines pour trier les moules recueillies là-bas. [...] On pouvait acheter un panier de moules pour une somme tout à fait modique. Par ailleurs, ces moules nous paraissaient gigantesques ! ». En raison des nuisances causées au tourisme, cette concession n'a pas été renouvelée. Le local des *boucheleurs* a été repris, un temps, par un réparateur de moteurs de bateaux.

Dans les années 1970, la pêche à la civelle redonna un peu de vie à ce port. « C'était une véritable furie sur le port ! En pleine nuit, les gens se querellaient pour avoir une place le long du quai pour traîner le tamis. [...] À l'époque, la réglementation pour ce type de pêche n'était pas aussi stricte que maintenant. [...] Je dirais qu'il y avait plusieurs dizaines de personnes à vouloir pêcher la nuit dans un emplacement relativement réduit ! [...] C'était un mets relativement facile d'accès et pas très coûteux. On en mangeait trois ou quatre fois pendant la saison ».

M. Charriau garde également le souvenir de la présence des douaniers. L'itinéraire de leur ronde est resté sous le nom Chemin-des-Douaniers. « Autrefois le chemin qui est aujourd'hui une petite route qui dessert un lotissement situé au lieu dit le Chêne Bonnet, était en très mauvais état, défoncé par le passage des vaches qui y marquaient profondément leurs empreintes, bordé de tamaris sur une très longue partie. Il allait alors jusqu'au Moulin-Perret en passant devant le Pasquiaud. À cet endroit il y avait une cabane de douaniers sur une zone rocheuse, petit abri avec une cheminée, que j'ai connue, partiellement ruinée ». Désormais, une piste longeant une digue établie dans les années 1980 remplace cet itinéraire en bordant la Loire jusqu'à la Pointe de l'Imperlay : servant de promenade, la commune prévoit son aménagement. Quant aux douaniers eux-mêmes : « J'ai seulement connu les douaniers venant de Paimbœuf. Il y a eu à une époque, simultanément, un grand gros et un petit maigre ! L'on aurait dit Laurel et Hardy ! C'était très drôle. Ils faisaient les cents pas le long du quai. C'était dans les années 70 à peu près ».

L'envasement précipite le déclin du port qui devient un cimetière de bateaux. Seul, le bateau de plaisance de M. Barbary fréquente encore un temps le port, mais obligé de naviguer dans un chenal très sinueux, envasé et sans beaucoup de fond, la tâche était loin d'être facile !

L'absence de chasses d'eau régulièrement effectuées a accéléré l'envasement du port. Depuis les années 1975, la pêche professionnelle a disparu de ce port et, avec elle, le fonctionnement de la

vanne existante à l'amont du port. « Je pense qu'il y avait une querelle entre les usagers du port, qui auraient bien souhaité qu'il y ait des chasses d'eau régulières pour entretenir et dévaser l'étier et, les gens des marais qui ne voulaient plus que l'eau des grandes marées remonte dans les marais. Finalement, il a fallu fermer les portes ! ». Le résultat en est que la vase s'est épaissie « d'au moins un mètre. [...] De plus, le pourrissement menace les portes de la vanne à chasse qui ne sont plus étanches du tout. « La porte a été refaite dans les années 1960. [...] La précédente n'avait pas un chapeau métallique mais un chapeau de bois et, son sommet se situait beaucoup plus bas, à environ 40 ou 50 cm du quai ». Les souvenirs d'enfance de M. Charriau permettent de comprendre qu'autrefois la réalité était bien autre : Quand j'étais gamin, je me souviens être descendu à pied dans l'étier. [...] Le fond était un peu rocheux, même si les bords étaient vaseux. Au niveau des portes de la vanne à chasse d'eau, il y avait une chute d'eau à marée basse de 30 cm ».

D'autres causes ont contribué à cet envasement : « La volonté de ramener le chenal vers la rive nord de l'estuaire et de ne conserver qu'un seul chenal y est pour beaucoup. [...] Je me souviens du chenal naturel qu'il y avait du côté sud dans les années 1950-60. On voyait très nettement la pente de la vase qui descendait vers le creux. [...] À marée basse, je revois encore l'eau s'écoulant vivement dans un chenal assez étroit. Il y avait un très beau banc de sable entre les deux chenaux ». Un remblaiement situé dans les environs de la Pierre-à-l'Œil (Paimbœuf), a considérablement amoindri le courant qui se portait sur la zone sud. De nos jours, « le chenal naturel, comblé avec les dépôts des vases, est devenu plat ! ».

Une tentative de dévasement de l'étier fut réalisée dans les années 1980. « Le port est presque revenu à son état de 1857. L'étier était alors comme une piscine ! Il est vrai que ce n'est pas engageant à marée basse parce que c'est vaseux mais, à marée haute... c'est autre chose ! [...] Mais nous n'avons pu en profiter en cet état que pendant deux ans seulement... ». Malheureusement, rien n'a été fait ensuite pour l'entretenir et le port s'est comblé de nouveau.

À la suite du remembrement, le pré possédé par M. Charriau a été modifié. De ses anciennes limites, subsiste une antique haie de tamaris, désormais placée au milieu du pré, que son propriétaire sensible à sa singularité et sa beauté décida de conserver. Rayonnante, elle perçoit le désarroi des quais dont les pierres s'effondrent et, elle les interroge :

Pourquoi ne pas valoriser ce lieu ?

En écho, M. Charriau, lui répond :

« En effet, il serait intéressant de mettre dans le voisinage du port des panneaux qui pourraient rappeler sommairement son histoire avec quelques illustrations, indiquer aussi un circuit de randonnée... ».

La municipalité, sensible à ce point de vue, entretient la piste longeant la digue qui remplace l'ancien chemin des douaniers et a créé une halte pique-nique à proximité du port.



Le port et l'étier - vers la Loire. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mai 2005)



Le port à marée haute. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mai 2005)





Partie du quai qui s'effondre. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mai 2005)



La vanne de chasse du port. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mai 2005)



Pêcheries en bord de Loire. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mai 2005)